Georges VINCEY est mort

BRUTALE, la nouvelle nous frappe ! Vincey notre camarade ! Georges Vincey vient d'être emporté après un court séjour à l'hôpital. Sa mort sera durement ressentie par le mouvement libertaire où il comptait des amitiés innombrables, par notre Fédération anarchiste par l'équipe du journal qui à travers les bourrasques essaie de construire un cadre valable pour nos aspirations et à laquelle il appartenait depuis la libération.

Jeune ouvrier serrurier, Georges Vincey avait, à la fin de la première guerre mondiale, milité aux jeunesses syndicalistes. C'est par le canal des idées individualistes qu'il était venu au mouvement libertaire. Son intelligence robuste et saine s'orienta rapidement vers les problèmes économiques et ainsi qu'il se plaisait souvent à le rajeunir il fut un individualiste partisan de l'organisation basée sur la responsabilité de l'individu libre dans le cadre déterminé par des accords collectifs, d'organisations en dehors de toutes contraintes le travail qu'il avait accepté. Et par ce côté son individualisme qui n'hésitait pas à se réclamer d'Armand rejoignit souvent Proudhon.

Lié avec les militants qui avant la guerre animaient « Terre Libre », il appartenait alors à la F.A.F. Pendant la guerre il fut du petit noyau qui

Suite page 2

VOUS LIREZ :

Page 2 :
- Un homme, un mythe, un système, par R. Hagnauer.

Page 3 :
- Une importante étude sur la crise du syndicalisme américain.

Page 4
- Camus et le théâtre, par Morvan LEBESQUE
- Apprentissages, par Georges NAVEL

le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

MARS 1960
MENSUEL — N° 58
PRIX : 0,50 NF
58 F.M.

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux. PARIS-XI'

C.C.P. Paris 11.289-15
André DEVRIENDT

ABONNEMENTS :
France .. 12 mois : 5,50 NF
Etranger . 12 mois : 7 NF

Changement d'adresse
0,30 NF en timbres-poste

APRÈS L'EXPLOSION ATOMIQUE DE REGGANE

RÉPROBATION DANS LE MONDE

FEUX verts !... Le général Aillaret actione la manette, mettant en marche la machine-robot qui contrôlera pendant une demi-heure la mise à feu de l'« engin ». On devine que toutes les respirations sont suspendues. 7 h. 4... C'est l'heure H. Une fulgurante boule de feu lézarde l'aube bleutée de Reggane. Une immense explosion déchire le silence du désert saharien. Hurrah pour la France ! s'écriera le général de Gaulle en apprenant la réussite de l'expérience.

Tandis que les vents d'altitude éparpillent lentement vers l'Est le champignon radioactif, l'humanité angoissée s'interroge sur les conséquences de l'éclatement de la bombe A française.

Le 11 avril 1958, le Président Félix Gaillard prenait la tragique décision de réaliser les premières explosions expérimentales en 1960. Officiellement donc, les études sur l'utilisation pacifique de l'énergie atomique étaient reléguées au second plan, voire sacrifiées. La faible importance du stock ou des moyens de production de plutonium ne permettait pas des recherches parallèles. De Gaulle, le 22 juillet 1958, devait sanctionner cette orientation.

L'expérience de Reggane est-elle techniquement une réussite ? Malgré le secret le plus absolu qui a présidé aux essais, certains indices démontrent neanmoins que de grandes étapes restent à franchir par les techniciens français. En effet, l'importance des installations indique que le volume de l'engin rend son transport malaisé sinon impossible. Pourquoi ce volume inadapté aux nécessités de la stratégie militaire ? Parce que les chercheurs du C.E.A. ne sont pas encore parvenus à « miniaturiser » l'engin. Il fallait que les parois de la bombe fussent assez resistantes pour contenir au maximum les neutrons libères par la réaction en chaîne, si l'on se réfère aux premiers communiqués officiels selon lesquels la correspondance de la puissance d'explosion était évaluée à 20.000 tonnes de T.N.T. (alors que les techniciens admettaient qu'il fallait atteindre une puissance de 30.000 tonnes de T.N.T. pour estimer l'expérience satisfaisante) "l'explosion de Reggane n'est qu'une demi-réussite".

Pour que la Bombe A ou H soit considérée comme militairement utilisable, il faudra donc franchir les paliers qui séparent les connaissances françaises des techniques américaines, soviétiques et britanniques. Cela demandera du temps et beaucoup d'argent. On a évalué à un milliard deux cent soixante millions de nouveaux francs le coût de ce premier essai. Peut-on considérer que, sans risque pour l'Economie, une telle charge pourra être imposée à la Nation ? C'est assez douteux. Cela dépend de la bonne volonté des Américains d'abréger la durée des recherches en communiquant les secrets de leur évolution. Ils ne semblent pas devoir s'y résigner. Des porte-parole qualifiés du Département d'Etat ont à cet égard déclaré qu'il fallait attendre que la France « réalise des progrès plus substantiels » avant d'être admise au Club Atomique. On comprend la mauvaise humeur des alliés. Dans le contexte d'une politique tendant à la suppression des essais atomiques et au désarmement progressif, l'expérience de Reggane, pose de nouvelles difficultés qui bouleversent les arguments diplomatiques avancés par les Américains et les Britanniques. Et plus singulièrement ces derniers, qui viennent dans un livre blanc, de revendiquer que la conversion atomique de leur puissance militaire était nuisieuse pour leur économie, sans que pour autant, face à l'immense potentiel soviétique, la puissance de frappe puisse avec certitude être considérée comme pleinement efficace. L'obstination française risque donc de contraindre les Forces de l'O.T.A.N. à poursuivre l'armement nucléaire que la diplomatie, l'économie et les peuples condamnent unanimement. Et à brève échéance, de susciter des vocations atomiques. Car il est hors de doute, qu'il faudrait peu de temps à l'Allemagne de l'Ouest, à la République Démocratique d'Allemagne ou à la Chine communiste pour procéder à des essais aussi « primaires » que ceux de Reggane. Dans une telle éventualité, en dehors des deux Grands, qui peuvent se permettre le luxe d'un armement coûteux, l'accession au rang de puissance atomique serait d'un mince intérêt.

La notion de prestige pourrait suivre une autre voie, plus réaliste, plus rentable.

L'Explosion du SAHARA a provoqué des manifestations d'hostilité un peu partout dans le monde. Que ces manifestations soient « orientées » n'enlève rien à leur caractère spontané. Les pays du groupe afro-asiatique ont unanimement, avec plus ou moins de virulence, flétri ce qu'ils considèrent comme « un crime contre l'Humanité ». En quelques minutes, la Bombe A française a dé-

par Michel PENTHIE

La bombe atomique française a explosé. La France est aujourd'hui en mesure de se donner un armement atomique.

Plus que jamais nous voulons témoigner de l'horreur d'un tel armement. Plus que jamais nous voulons demander que notre pays renonce de plein gré aux moyens de la terreur et donne ainsi aux autres peuples l'exemple d'une volonté de coopération confiante et généreuse.

Mais nous devons être prêts à faire pour la paix les mêmes efforts que d'autres font pour la guerre.

Nous vous invitons :

LE DIMANCHE 28 FEVRIER

à faire une manifestation silencieuse devant le centre atomique de Bruyères-le-Chatel (près d'Arpajon, en Seine-et-Oise).

INDICATIONS PRATIQUES

1 — Lieu de rassemblement pour le départ de la marche :

GARE DE BRUYERES-LE-CHATEL

2 — Moyens de transport.

a) Train (**ligne de Dourdan**) **départ de Paris-Orsay à 8 heures ; de Paris-Austerlitz à 9 h. 09. Arrivée à Bruyeres-le-Chatel (2e gare apres Arpajon) : 9 h. 54.**

b) Autos : **rendez-vous à la gare de Bruyères-de-Chatel (ou les autos seront parquées) pour l'heure d'arrivée du train, soit 9 h. 54.**

c) Un car partira de Versailles **à 9 heures du matin, de la Maison de la Réconciliation, 8, rue du Général-Pershing. Retour à Versailles par le car après la manifestation.**

Nous demandons à ceux qui voudraient partir par le car de Versailles de bien vouloir nous le dire au plus tôt.

Pour le retour, départ du train en gare de Bruyères : 13 h. 07.

Nous savons déjà qu'une centaine de personnes participeront à cette manifestation, dont le Pasteur Roser, le Pasteur Trocud, Jean Goss et Lanza del Vasto.

Le 24 Janvier algérois

INSURRECTION OU MYSTIFICATION ?

SUR la terre imbibée d'Algérie, un peu de sang s'est ajouté à du sang.

Simple épisode d'un drame interminable. Mais pour la première fois, des Français se sont entre-tués sous les regards impassibles des Musulmans.

Pour la première fois, des « patriotes » ont connu le sort jusqu'ici réservé exclusivement aux « ratons ». Pour la première fois, ceux qu'on appelle les « ultras » ont été tenus en échec et n'ont pu imposer leur volonté à la métropole.

Tous ceux qui, en France et ailleurs, pensent que la paix des éléments colonialistes ne pourront que s'en réjouir. Et algérienne passe nécessairement par une « mise en condition » nous-mêmes, nous nous en réjouirions si..

par Maurice FAYOLLE

Que celui qui a tenu tête à ce nouveau déchainement « patriotique » soit un général et l'homme d'un régime personnel n'est certes pas à l'honneur d'un pays qui se veut « démocratique ».

Car, une fois de plus, le peuple a été absent de la lutte. Ni le flot plutonique de télégrammes parvenant à l'Elysée, ni la tardive et dérisoire grève générale d'une heure ne peuvent faire illusion.

Cette permanente démission d'un peuple devant ses responsabilités historiques est affligeante et justifie un pouvoir personnel, dont celui du général est, certes, le moins mauvais.

Mais il y a plus grave.

D'abord, parce que, comme je le laissais prévoir dans mon dernier article, de Gaulle a profité des événements pour affermir son pouvoir personnel et supprimer quelques unes des dernières libertés.

Ensuite, parce qu'il convient de ne se leurrer ici sur les perspectives résultant de ce renversement de la situation, ni sur les possibilités réelles du général.

Enfin, parce que, avec quelques semaines de recul, les événements qui se sont déroulés à Alger avant, pendant et après l'émeute, s'éclairent de lueurs singulières.

×

Si le concours populaire, qu'il n'a d'ailleurs pas sollicité, a été à peu près insignifiant, par contre de Gaulle n'a pu vaincre seul : l'aide de l'Armée, c'est-à-dire de ses cadres, lui a été indispensable. De sorte que, cette fois encore, l'Armée a démontré sa puissance et s'est affirmée comme le seul véritable arbitre.

Boyons assurés qu'elle ne l'oubliera pas.

D'autre part, si de Gaulle a remporté un spectaculaire succès sur les activistes, ce fut dans des conditions telles qu'elles conduisent à se poser des questions

Car tout s'est passé comme si...

Comme si les ultras d'Alger, à l'instar du brave général Massu, étaient tombés dans un piège savamment dressé, suivant un scénario monté à l'avance et dont les vingt-six morts du premier jour n'auraient été que la seule « erreur » technique.

×

La situation en Algérie se présente ainsi : d'un côté, quelques milliers d'ultras bénéficiant des sympathies actives ou passives de la presque totalité de la population européenne, c'est-à-dire plus d'un million de personnes ; de l'autre côté, quelques dizaines de milliers de fellaghà bénéficiant de la même sympathie active ou passive des neuf millions de musulmans

Entre les deux, l'Armée (et c'est actuellement la seule « troisième force »), aussi bien dressée contre les rêves ségrégationnistes de ceux qu'on appelle les « pieds-noirs » — les colonialistes — que contre le pouvoir central, dont elle craint une politique « d'abandon », illustrée hier par les exemples marocain et tunisien, aujourd'hui par ceux du Mali et de Madagascar.

Rien n'est donc possible en Algérie sans le concours de l'Armée Or, le 24 janvier et dans les jours qui suivirent, elle est demeurée passive Elle aurait pu étouffer dans l'œuf la rébellion, dès les premières heures, sans verser de sang — et elle ne l'a pas fait. Elle aurait pu, comme le 13 mai, prendre fait et cause pour les insurgés, faire des razzias de musulmans en camions pour les amener sur le Forum mimer une mascarade de « fraternisation » — et elle ne l'a pas fait. Pourquoi ?

L'Armée a laissé passivement quelques centaines d'ultras dresser devant elle des barricades de carnaval qui n'eussent pas résisté à quelques minutes d'assaut Et de Gaulle a laissé passivement pourrir une situation explosive durant une semaine avant d'intervenir. Pourquoi ?

D'autre part, dans son ensemble, la population européenne, à travers ses organisations « patriotiques » les plus « sérieuses » a laissé une poignée d'extrémistes se « mouiller » sans manifester autre chose qu'une sympathie passive. Pourquoi ?

Les personnalités mêmes des « chefs » insurgés sont équivoques. Lagaillarde est un aventurier au passé trouble. Accusé jadis de viol, il devait comparaître bientôt devant un tribunal pour avoir écrasé une fillette au volant d'une voiture volée à un musulman arrêté et torturé par lui. Quant à Ortiz, c'est un tenancier de bar, ancien « taulier », dont les relations avec les milieux de la prostitution... et de la police étaient notoires. Pourquoi, si la tentative eût été sérieuse, l'Armée et les Euro-

(suite page 2)

APRÈS LE VOTE DES PLEINS POUVOIRS

OU VA LA GAUCHE ?

« ...La légitimité française que j'incarne depuis vingt ans... »
(DE GAULLE. Allocution radiodiffusée du 29 janvier 1960.)

AINSI, depuis vingt ans, de Vincent AURIOL à René COTY, du tripartisme à Felix GAILLARD, des personnalités, des Gouvernements illégitimes ont prétendu parler au nom de la France. Le triomphe du « FRONT REPUBLICAIN » du 2 janvier 1956, les cinq millions de voix communistes aux dernières élections, sont autant d'illégitimités auxquelles le 13 mai devait mettre un frein judicieux.

La triste réalité est que les apparences semblent donner raison à DE GAULLE.

Chaque fois que la Gauche pouvait user de sa « legitimité populaire », paralysée par une absence de perspective symbolisée par des hommes sans talent (à l'exception peut-être de MENDES-FRANCE) elle a cautionné une politique de droite, aveugle et imbécile, qui aboutit à la dégradation progressive de la Démocratie.

Le réveil est brutal qui marque le passage du « Peuple Souverain » au Pouvoir personnel.

Singulièrement aggravé par le vote pour un an des pouvoirs speciaux, la Constitution de la Ve Republique implique — et pour combien de temps ? — la dictature du dépositaire de la légitimité française.

Dans quelles limites s'exercera-t-elle ? Nous voulons bien croire que DE GAULLE n'est pas FRANCO. La fermeté qu'il a opposée à la rébellion algéroise en témoigne. Mais les circonstances mêmes de ce conflit ne laissent pas d'être assez inquietantes.

Car enfin, il est impensable que la réussite d'une politique, en l'occurrence celle de l'autodétermination, soit conditionnée par l'approbation des Etats-Majors. L'Armée est à la dévotion de l'Exécutif. Entretenue par la Nation, elle doit lui être soumise aveuglément. Et on saisit mal pourquoi, ici ou là, on s'était félicité que l'Armée obéit aux ordres de la Métropole quand sa fonction première était précisément d'obéir au Pouvoir, fût-il de Front Populaire. Beaucoup, en ces journées tragiques ne l'ont pas compris. Ni Guy MOLLET le 6 février 56 quand sous les tomates des galonnés d'Alger il retirait CATROUX. Ni PFLIMLIN en mai 58, alors qu'avec un minimum de forces (et elles étaient disponibles) il pouvait museler les agitateurs du Forum et contraindre au silence quelques « Ficelles » dégonflées par son investiture.

Dès lors, devant ces abdications successives et motivées par elles, les prétentions des Etats-Majors à peser sur la politique algérienne et à l'infléchir suivant son optique particulière, apparaissaient comme un antidote ineluctable. De la politique algérienne à la politique nationale il n'y avait qu'une barrière ténue que certains officiers supérieurs, nostalgiques de l'Autorité, n'ont pas hesité à briser.

Quel que puisse être le préjugé favorable consenti à DE GAULLE, il ne faut pas négliger l'eventualité de son départ. L'Homme du 18 juin n'est pas immortel comme certains « Grands Principes ». APRES LUI QUI ?

La Constitution où pullulent les germes de dégénérence lui survivra. Ce n'est pas un Parlement sans representativité et, disons-le, pourri d'interêts particuliers, qui pourra neutraliser la nocivité d'un Etat autoritaire. Que la Gauche ait permis, sinon produit cela, qu'elle n'ait pu opposer aux emeutiers du Plateau des Glières qu'une « recreation d'une heure » (1) sans portee sociale profonde, qu'elle n'ait pu ou voulu exprimer au Peuple les dangers que la guerre d'Algérie fait peser sur la Démocratie : toutes ces inconséquences condamnent les Partis traditionnels de la classe ouvriere à la stérilité sans remède.

Mais alors ! Si la Gauche est déphasée. Si les Syndicats n'ont pas rempli le rôle qu'on attendait d'eux. Quelle voie ?

LA VOIE SERA LIBERTAIRE OU NE SERA PAS.

Entendons-nous bien ! Il n'est nullement question de cet Anarchisme pour Polynesiens qui s'accroche aux débris d'une formulation centenaire, mais d'une doctrine realiste qui pose en « termes de l'An 2000 » les principes de la propriété et du Fédéralisme dans l'Etat Moderne. Cette réadaptation est nécessaire, vitale. Elle se ferait d'ailleurs sans nous si nous n'y prenions garde.

La fluctuation des classes depuis le début du siècle, la fonction de l'Etat comme catalyseur du Capitalisme, la navrante perversion du Communisme, le vaste champ d'investigation qui demeure imparti au Syndicalisme, sont autant de faits fondamentaux qui exigent une définition sans ambiguïté du « But » et une adaptation des « Moyens ».

Les marxistes admettent l'effondrement de la « Synthèse » de MARX-ENGELS, tandis que de leur côté les Socialistes libéraux recherchent les perspectives nouvelles de la Gauche. Il est hors de doute qu'en réaction à la faillite du Mouvement Ouvrier de ces cinquante dernières années, ils ne s'accordent sincerement sur une définition libertaire du Postulat socialiste.

Il serait regrettable qu'elle s'elaborât sans notre apport décisif.

LA RÉDACTION

(1) Salon J.-J. SERVAN-SCHREIBER, L'EXPRESS, numéro 451.

LA FAILLITE DU SOCIALISME

par J. FONTAINE

TOUT le monde parle du socialisme comme si ce mot avait un sens précis. Bien des gens, bien des partis se disent ou se croient socialistes. Il y a des socialistes chrétiens, des radicaux socialistes, des socialistes indépendants, des nationaux socialistes ; il y a même des socialistes libertaires. Ce qui prouve bien que le mot socialisme n'a plus de sens.

Dans cette étude, le mot socialisme aura son sens classique, celui que lui donnaient les fondateurs de la deuxième internationale, à laquelle adhère encore une section française, sous le nom de parti S.F.I.O., mais dont le socialisme n'est plus guère qu'une clause de style utilisée pour les besoins de la propagande.

Le socialisme qui enthousiasmait ceux de ma génération, vers 1960, était internationaliste et se reconnaissait pour valable que les frontières géographiques ; son but était l'unification politique et économique du monde ; la disparition des ordres, des classes et des hiérarchies basées sur l'argent ; la primauté des travailleurs dans la direction de l'économie ; son programme d'action fondamental était la socialisation des moyens de production et d'échange qui devenaient ainsi propriété d'Etat.

Parmi les socialistes, les uns rêvaient d'un grand soir où serait emportée cette société maudite où l'homme est un loup pour l'homme et que l'on rebâtirait juste et fraternelle. D'autres, disciples biologiques de Lamark ou de Darwin, voyaient la réalisation de cette société future dans une transformation par étapes orientée vers une égalité de condition des hommes. Tous étaient étatistes, et pour eux, la conquête de l'Etat était un préalable. C'est ce point qui les opposait parfois violemment aux anarchistes et aux syndicalistes qui eux, par une action directe, s'en prenaient à la substance même du corps social pour la modifier et en changer le fonctionnement organique.

Si, aujourd'hui, on fait abstraction d'une certaine éthique humanitaire — qu'on retrouve d'ailleurs dans toutes les doctrines qui poursuivent l'amélioration du genre humain — le socialisme n'aura guère été qu'une construction idéologique, à certains égards magnifique et séduisante, qui se sera révélée irréalisable au premier contact avec les dures lois de la réalité.

Tous les essais de caractère socialiste qui ont eu lieu au dernier siècle ont échoué. Les grands mouvements coopératifs qui se réclamaient de l'idéal socialiste n'ont réussi que dans la mesure où ils ont, non pas trahi, mais abandonné les impératifs fondamentaux de la doctrine, et se sont conformés aux règles traditionnelles du monde capitaliste. Dans notre siècle on a pu voir ce qu'a donné l'arrivée au pouvoir des partis socialistes. Dans notre Occident, rien de fondamental n'a été modifié, ni sur le terrain politique, ni sur le terrain économique. Les hommes au pouvoir ont pratiqué un dirigisme de même nature que leurs adversaires de classe. Leur interventionnisme s'est borné à des planifications qui ont respecté les abus et les privilèges. Les nationalisations qui sont leur œuvre propre n'ont abouti qu'à la création de lourdes et onéreux monopoles au services des classes riches. Dans les pays de l'Est où le socialisme a été appliqué dans son intégralité sous la forme communiste, on peut voir aujourd'hui les résultats : un régime abominable que l'on peut qualifier de capitalisme parfait puisque les classes privilégiées issues de ce régime ne craignent aucune opposition. C'est — soit dit en passant — ce qui explique cette slavophilie qui se manifeste chez nous et un peu partout, mais surtout chez les techniciens au service direct ou indirect d'un Etat dont l'activité est de plus en plus totalitaire.

Si tout le monde semble pour constater sinon la faillite du moins la désaffection des masses pour le socialisme, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'en donner les raisons. A mon avis, cette impuissance du socialisme à se réaliser, à prendre corps, dans sa forme organique prévue par la dialectique du prophète, tient à deux sortes de causes, les unes d'ordre moral, les autres d'ordre économique.

Voyons d'abord les premières. C'est une erreur de croire qu'il est possible de faire le bonheur des hommes par voie d'autorité. On ne peut que les rendre plus malheureux ou plus mécontents. L'atmosphère de bien-être, quand c'est le cas, de contentement, de sécurité, d'espérance dans laquelle baigne la vie des individus, des familles, des collectivités, ne peut être créée par décret, par loi d'Etat. Si l'individu n'a pas la sensation d'être volontairement et librement, peu ou prou, créateur lui-même de tout ce dont il jouit, et d'en être, au besoin, pour sa part, le libre dispensateur, il ne peut être heureux ou satisfait. De plus, si l'individu, acceptant mêmes les durcs obligations de la loi du travail et de la production, n'a pas au fond de lui-même le secret espoir d'y échapper, il est comme le damné de l'Enfer du Dante qui a laissé toute espérance : il n'est pas heureux, il ne peut pas être heureux.

L'histoire est là pour prouver que les régimes, même bien intentionnés, si jamais il en fut, qui, par des moyens appropriés, ont voulu imposer aux hommes ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire, dire ou ne pas dire, croire ou ne pas croire, de manière à imprimer leur activité et à l'évolution une direction déterminée à l'avance, ont tous échoué plus ou moins lamentablement, le plus souvent dans les émeutes, la guerre, la boue et le sang. C'est cela que les socialistes, ceux qui ont conquis le pouvoir n'ont pas vu ou n'ont pas voulu voir. La dictature du prolétariat a été une erreur, plus qu'une erreur, une faute ; plus qu'une faute, une trahi-

(Suite page 3)

JEUDI, 10 HEURES...

A l'heure où nous mettons en page notre journal, nous venons d'accompagner notre camarade Georges Vincey au cimetière du « Père Lachaise ».

Tous les copains, tous les amis, toute l'équipe de notre journal étaient là, tristes et émus.

Des gerbes, des couronnes aux couleurs rouge et noire offertes par la F.A., le Monde Libertaire, le Groupe Louise-Michel, jonchaient le sol détrempé par la pluie.

Au nom du « Monde Libertaire », Maurice Joyeux, bouleversé, ne put dire que quelques mots d'adieu.

Nous sommes de retour à l'imprimerie. Il faut que le journal sorte à l'heure prévue mais notre équipe amputée d'un de ses meilleurs compagnons est un peu désemparée.

Nous assurons de nouveau Hélène Vincey sa compagne, ainsi que son beau-fils de toute notre fraternelle amitié. S. C.

LA PAGE 100

NIGUERE, il était de règle qu'un bon bouquin rédouble d'intérêt vers la page 100. La recette crépait que c'est endroit de l'action se produisit un événement capital : la baronne trompait son mari, ou l'ingénue se faisait faire un enfant, ou l'on découvrait le cadavre du capitaine au long cours.

La sauce, jade parfois, était cependant liée avec un doigté tout professionnel.

Aujourd'hui, c'est encore vers la page 100 que se situe le rebondissement ; mais, au lieu du drame attendu, ce qui arrivent, c'est une conversion. Une bonne conversion au catholicisme.

L'embuscade benoite vous est tendue au virage fatidique. Le « pig » arrive sous l'aspect d'une « aventure spirituelle » : entendez par là une révélation du Saint-Esprit.

Plusieurs fois j'ai empoigné des romans dont la critique (pas celle du Monde Libertaire, je le reconnais) avait dit grand bien. Sans méfiance, j'ai suivi l'auteur jusqu'aux alentours de la page 100, et là, pan ! n'an ! aie ! Un grand coup de goupillon m'a estourbi.

Franchement, on n'a pas le droit d'abuser ainsi la bonne foi de son prochain. Il y a tromperie sur la qualité.

Ces livres, m'objecte-t-on, débordent de talent. Et après?

Le talent, comme l'héroisme, sert à tous les usages, les meilleurs et les pires.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'homme dépense beaucoup d'héroisme à défendre de mauvaises causes, qu'il prodigue un infini talent pour raconter ses rêves, tromper ses parents et se mentir à lui-même.

Que de génie répandu, que d'héroisme gaspillé, à la propagation des mensonges, et en particulier des mensonges religieux !

Je n'oublie plus un livre qu'un Prémontrant, avec l'approbation de l'évêque, m'avait recommandé de ne lire qu'à la page 100. Ce cap fatal me hante tellement que, si mes déceptions continuent, je ne lirai plus que des dictionnaires.

Là, du moins, Dieu ne figure qu'à sa place alphabétique et c'est largement suffisant.

P.-V. BERTHIER.

Après le 28 Janvier 1960

1 HOMME, 1 MYTHE, 1 SYSTÈME

ALORS le 29 mai 1958, tu voulais que le fasse grève contre De Gaulle. Le 1er février 1960, tu veux que le fasse grève pour De Gaulle... »

Ne discutez pas. On vous répond brutalement que les travailleurs ignorent « ces subtilités d'intellectuel ».

Ce qui veut dire que l'intelligence ouvrière ne peut se nourrir que de slogans... Nous pensons le contraire. Aux mots d'ordre, opposons les revendications au son clair. Et voir les choses sous les mots... et sous les noms.

Le 29 mai 1958 et le 1er février 1960, il fallait ouvrir les prétoires et les hommes de main que la classe ouvrière ne laisserait pas toucher à ses libertés fondamentales. C'est exactement ce que l'on a fait le 12 février 1934, ce que les travailleurs allemands avaient réussi en 1920 contre Kapp.

C'est pourtant très simple.

Mais c'est beaucoup moins simple de situer De Gaulle.

Il y a en effet l'homme, le mythe, le système...

L'homme? Je ne voudrais pas être insulpé pour crime de lèse-majesté. La bande des « grands hommes » qui l'on a fait confirmée enchaînement... se dédouble à l'envers, dans mon esprit débile... « Mendès-France, Léon Blum, Pétain, La Rocque, Doumergue, Poincaré, Clemenceau, Boulanger, Gambetta... » Vous avez le choix quant aux analogies.

Dans une étude peu connue, Trotsky traitait Bonaparte d'idéologue. Surprenante qualification qu'il justifiait... L'idéaliste espère améliorer la réalité. L'idéologue veut soumettre les faits à son idée. Il peut réussir... provisoirement, si son idée est servie par son intuition. Son succès ne dépend pas de sa supériorité intellectuelle et reste strictement limité dans le temps. Un petit lieutenant d'artillerie peut vaincre les plus grands stratèges européens. Un peintre en bâtiment peut proscrire Albert Einstein. Mais un empereur d'Occident sera vaincu par la finance anglaise. Un führer d'Europe sera écrabouillé par les masses russes et le matériel américain.

oOo

Il y a le « mythe »... auquel on croit aveuglément et qui simplifie tout... d'autant plus efficace, qu'il est plus inconscient et plus absurde. « Une conscience peut faire un mythe » disait Paul Valéry. Pétain... c'est une jinale claire. Mais on ne sonne pas le clairon sur des ruines. Et la rime appelait... éteint, déteint, Rintintin.

De Gaulle... c'est un peu la cloche du tocsin. Et le mot époque à la fois la France... d'avant les Francs, le jardien de bul... et la pêche à la ligne! Trois symboles...

oOo

Quant au système? Il est plus facile et plus difficile d'en parler. Car il n'existe pas. Il y a beaucoup de gaullistes, il y a en chaque Français moyen... un gaulliste intermittent. Il n'y a pas de gaullisme... Il y a et en mai 1958 la conjonction exceptionnelle en un point de trois lignes divergentes. Nous l'avons signalé dès l'origine.

1° Le fascisme algérien;

2° L'Armée;

3° Le patronat conservateur et prévoyant.

Nous employons le terme fascisme dans son sens propre. Et nous nous refusons à confondre sous ce terme tous les phénomènes réactionnaires. Le fascisme, c'est exactement celui qui n'existe que par ses priviléges, qui perd sa raison d'être en perdant son privilége. Les déclassés que la paix laissait sans emploi en Italie ont suivi Mussolini. Mais ils n'ont marché sur Rome que parce que les travailleurs italiens avaient évacué les usines et rated mur? Une avenir proche nous le dira.

L'Armée? *Nous nous refusons à confondre officiers généraux et supérieurs... sous-officiers de carrière... soldats du contingent. Si on n'est pas capable d'agir sur ceux-ci, si nos fils ne peuvent nous entendre, il ne faut pas qu'ils deviennent les instruments passifs d'une politique militaire. C'est au socialiste Robert Lacoste que nous devons l'omnipotence des généraux et colonels en Algérie. Qu'un militaire, chef de l'Etat, rétablisse l'administration civile... c'est un paradoxe réjouissant.*

oOo

Reste le patronat. Ses représentants officiels ont confirmé ce que nous avions dit sur le rôle joué par la classe capitaliste, beaucoup plus consciente que la classe ouvrière, de la préparation du coup de mai 1958. Que représente exactement le départ de Pinay? Est-ce un échec après un conflit? Est-ce une réserve prévoyante? Pense-t-on du côté gouvernemental à laisser l'expansion bousculer les positions acquises? Veut-on liquider la lutte des classes par une réglementation paternaliste?

Après comme avant le 13 mai 1958, après comme avant le 28 janvier 1960, ce qui reste essentiel : c'est la liberté du mouvement ouvrier, la spontanéité de l'action ouvrière. *Le reste n'est qu'accidentel et provisoire.*

par **Roger HAGNAUER.**

leur révolution. Tandis que pour la masse allemande de 1930, Hitler représentait la Révolution... Hélas.

Alger séparé de la métropole, Alger abandonné par les autres villes d'Algérie, la coupure nette entre la population européenne et la population musulmane, l'abandon des « émeutiers » par la population européenne, la sortie des « héros » (!) la tête basse et non les pieds devant... Est-ce la fin, un sursis, un tournant? Les Algéro-Européens ont-ils le dos au mur... ou vont-ils sauter le mur?

Georges VINCEY est mort

(Suite de la page 1)

dès 1943, en pleine occupation se réunissait à la Bourse du Travail dans le local du Syndicat des fleuristes et qui jeta les bases de ce qui fut par la suite notre Fédération Anarchiste. Dès lors il devait consacrer toute son activité à l'administration du mouvement et de son journal « Le Libertaire ». Chacun de nous se souvient des qualités qu'il déployait dans ces tâches obscures et essentielles qui servent de charpente à l'organisation ouvrière.

En 1953, exclu du groupe de l'Est dont il était l'un des fondateurs, par quelques jeunes crétins qui pour la plupart ont disparu de l'horizon révolutionnaire et dont quelques autres se consolent mal de ne pouvoir rénouveler leurs exploits, Georges Vincey rejoignit le groupe Louise Michel. Il devait alors consacrer toutes les ressources de son intelligence pratique à la reconstruction de notre Fédération anarchiste, à la création et au lancement de notre journal le « Monde Libertaire » dont il fut l'administrateur vigilant et avertí, présidant enfin à son installation dans son nouveau local de la rue Ternaux.

C'est là le dernier service qu'il devait rendre au mouvement qui avait été sa raison de vivre et auquel il consacra tous les instants que lui laissait la petite entreprise qu'il avait montée.

Mais Georges Vincey était également un militant solide, il fut également un copain! Notre copain! Depuis quinze ans dans ce mouvement qui était en partie son œuvre, dans ce journal qui était le sien, nous avons mis en commun nos espoirs, nos joies, nos colères, nos déceptions! L'équipe qui au lendemain de la libération révait de projeter sur les hommes ces vérités magnifiques qui embrasaient nos cœurs s'est affirmée au hasard du chemin difficile, mais ceux qui restent comme ceux qui se sont ajoutés à eux, ont senti à chaque épreuve resserrer les liens qui les unissaient par-dessus les oppositions des pensées ou des tempéraments. Et dans cette équipe la place qu'occupait Vincey était immense, comme la peine que nous ressentons de ne plus le sentir à nos côtés.

Ce ne sont pas seulement les membres de notre Fédération Anarchiste ou l'équipe du journal, mais tous les libertaires, tous les esprits libres, tous ceux qui l'ont connu et aimé comme nous l'avons connu et aimé qui volent partir avec lui, un peu de leur jeunesse, un peu de leur chaleur.

LE MONDE LIBERTAIRE

Un groupement intersyndical est né

par Jacques DUPERRAY

A LA réunion du 16 octobre 1959, réunion constitutive du mouvement qui est un de ceux promis par les protagonistes de la renaissance syndicaliste dans la Loire, de nombreux mouvements étaient présents : Humanisme et Economie, Peuple et Culture, Auberges de la Jeunesse, S.N.I., F.E.N., à titre d'observateurs.

Dans la Loire, deux autres mouvements parallèles existent déjà, plus ou moins héritiers de l'ancien comité de liaison intersyndicale, quoique différents de lui et réadaptés à l'actualité et aux nécessités pratiques des diverses organisations en présence :

La table ronde syndicaliste (F.E.N., S.N.I., P.O., C.F.T.C., Livre C.G.T.) et la *TRIBUNE SYNDICALISTE* (organe bi-mensuel F.E.N., S.N.I., P.O., C.F.T.C. - Livre C.G.T.) rédigé en commun par ces organisations et inséré sur deux colonnes grand format dans le plus grand quotidien de Saint-Etienne et de la Loire, rayonnant d'autre part sur tout le Sud-Est (1).

A la réunion constitutive, les camarades dits du courant UNION DES SYNDICALISTES et amis de la revue LA REVOLUTION PROLETARIENNE, ont donné leur adhésion individuelle au G.I.E.C.O. à la condition expresse que ce cercle d'études ne soit jamais dressé comme un mouvement concurrent à la section du F.U.M.S.U.D. qui doit se créer dans la Loire et à laquelle ils souhaitent ardemment collaborer.

La réponse la plus décisive à leur question et qui fit disparaître leurs appréhensions, fut l'expression renouvelée par les camarades Caddeo et Ravachol du lien de fidélité aux principes unitaires démocratiques du M.S.U.D.

Le Livre C.G.T. et les militants individuels du courant *Union des Syndicalistes* participent donc au G.I.E.C.O. de la Loire en tant que partisans du P.U.M.S.U.D. Ils voient donc dans le G.I.E.C.O. un des lieux de rencontre où les militants syndicalistes « se cherchent et se trouvent » et un de ces cercles d'études types que le P.U.M.S.U.D. peut créer, s'ils n'existent pas déjà comme un des ses moyens de contact avec ceux qui n'ont pas rejoint son temps, mais acceptent la discussion et la confrontation avec lui.

L'initiative du G.I.E.C.O. dans la Loire, avec la participation des camarades Caddeo et Ravachol, du Livre C.G.T. qui furent les porte-paroles de la minorité effective et pour la défense du P.U.M.S.U.D. pour

GRAINE DE VIOLENCE

Cette année, comme toutes celles qui l'ont précédée, mais d'une façon peut-être encore plus violente, nous a apporté l'écho des exploits sans cesse plus dangereux et plus graves des « blousons noir », « teddy-boys » et autres « hooligans ». Et ainsi, aux premières pages des quotidiens avides de « sang à la une », des criminels d'à peine aux ans voisiné avec MM. Bill, Pesquet et autres Jaccoud, sans oublier bien les généraux parachutistes. Après un court et relatif répit cet automne, agressions et cambriolages reprenaient par des gangs de jeunes ont repris de plus belle. Mais c'est encore peu de chose à côté de la situation dans d'autres Etats, et notamment les Etats-Unis, où durant une période, c'était presque quotidiennement qu'on apprenait le meurtre d'un jeune par un gang rival. Partout, les pauvres filles, dont le boulot habituel consiste à faire des rafles parmi les clochards et les Nord-Africains inoffensifs sont complètement affolés, croyant que ce n'est peut-être pas dans la police qu'ils trouveront la planque dont ils rêvaient, d'autant plus que le F.L.N. s'ingénie aussi à leur donner du travail. Aussi, « pour se défendre » n'ont-ils sur tout ce qui bouge à portée de leur vue.

Devant ce déferlement de violence, apparemment sans cause et qui dérange son confort moral et intellectuel, le bon bourgeois moyen se sent totalement désemparé. Il y a pourtant là rien de bien étonnant. A une époque où la haine, la violence ou l'hypocrisie régissent tous les rapports entre les hommes, et se cachent sous les généreux principes, pourquoi vouloir à ceux qui somme toute ne font que suivre les exemples et les exhortations de leurs aînés ?

Si on lit un journal « bien pensant » on verra que d'après lui, trois causes sont à la base de cette criminalité juvénile. Tout d'abord une perversité primitive de la part de ces jeunes. Cela peut résister quère à l'examen que quelques jeunes soient véritablement pervers cela est indéniable, mais il n'est que d'une minorité et leurs cas relèvent de la pathologie. Pour les autres, il s'agit d'individus ni pires ni meilleurs que les autres que les circonstances ont conduits là. D'ailleurs, qui d'entre nous, n'a pas rêvé une fois dans sa vie d'assassiner, d'égorger ou de piller ? Et qui dira, si c'est l'honnêteté ou la lâcheté ou les deux qui nous ont empêchés ? Les moralistes intransigeants auraient parfois intérêt à faire leur examen de conscience. On a souvent prétendu aussi que cette délinquance était le fait des foyers désunis. Cela est vrai quelquefois, mais qu'on n'essaye pas de faire de cette constatation une condamnation du divorce ou de l'union libre. Foyers désunis, certes, mais vraiment divorcés. C'est donc bien plutôt à l'hypocrisie et à la lâcheté des deux conjoints qu'il faut s'en prendre lorsqu'ils refusent de rompre des liens qui ne sont plus que formels et matériels. Ils créent ainsi une situation fausse qui n'existe pas dans le divorce, et qui ne peut avoir qu'une influence préjudiciable sur l'équilibre de l'enfant. Or, jamais l'Eglise ne prêtera aucun soutien à un divorce qui, d'après elle, nuit à l'équilibre de l'enfant. Et ceux qui prétendent expliquer la délinquance par l'insuffisance des idéaux qui s'offrent à la jeunesse. Cela est exact en partie, nous le verrons plus tard. Mais cette explication est souvent fournie par des catholiques et pour eux idéal est équivalent de la morale chrétienne. Or, jamais l'Eglise n'a été aussi puissante. Si cet idéal qu'elle offre aux jeunes, la plupart d'entre eux la repousse, c'est que pour eux il est contraire avec le conformisme et un certain confort intellectuel qu'ils repoussent. Certes, les jeunes sont avides d'un idéal, mais ni les égaux, ni les partis traditionnels ne pourront le leur offrir.

Enfin d'aucuns ont voulu donner aux gangs de jeunes un caractère politique. Cela n'est vrai que très rarement, le plus souvent lors de manifestations antisémites ou racistes. C'est plus par désir de violence et pour braver l'opinion des gens du « juste milieu » que certains jeunes se sont trouvés mêlés à ces manifestations. Nous ne pluserons, ils n'ont aucune préoccupation idéologique, mais bien plutôt celle de trouver à leur délit de violence et de haine une justification.

Ces causes que nous avons vues à la délinquance juvénile, ne suffiraient pas à elles seules à l'expliquer. Nous essayerons de voir dans un prochain article quel processus doit s'y ajouter pour qu'un enfant devienne un gangster.

----- par A. THÉVENET -----

LA FAILLITE DU SOCIALISME

(Suite de la page 1)

son. Les anarchistes et en général les syndicalistes anti-étatistes avaient raison : il n'est pas de sauvegarde suprême, ni Dieu, ni César, ni Tribun.

Un autre obstacle d'ordre exclusivement économique, et qui semble être un problème insoluble non seulement au socialisme, mais à tout système planificateur, s'oppose à la réussite de tout dirigisme d'esprit totalitaire. Cet obstacle, de caractère presque banal, est or, tous les économistes, nommé le calcul économique. Dans nos économies échangistes à base monétaire, ce calcul joue dans toutes les économies avec un implacable déterminisme. Les dirigeants russes qui sont aux prises avec ce problème depuis plus de quarante ans en savent quelque chose.

Le principe du calcul économique consiste à obtenir avec des moyens donnés le meilleur résultat économique possible, c'est-à-dire avec le minimum de peine et de temps pour le producteur et avec le maximum de satisfaction pour le consommateur. Dans un régime de liberté économique, il est toujours possible de comparer à n'importe quel moment les moyens employés, ainsi que les résultats obtenus dans beaucoup de combinaisons, car il n'y a pas de plan unique pour tout le grand nombre de plans individuels. Les conclusions utiles s'établissent dans des conditions maximum d'efficacité et de certitude. L'économie de marché seule est capable de donner de vraies cours de vrais salaires, etc., et aussi ports de valeurs, de vrais prix, de vraies crises, de vrais conflits et de vraies conjonctures ou équilibres. Chiffres, statistiques et bilans correspondent à des réalités issues de quantités de marchandises, de transactions, d'essais, d'échecs, de remises, etc.

Nos thaumaturges socialistes ou dirigistes d'esprit totalitaire, même avec leurs planifications les plus astucieuses, leurs plans quinquennaux les mieux étudiés, n'arriveront jamais à pouvoir raisonner sur de semblables résultats. Leurs données, leurs bases de raisonnement appartiennent au passé. Pendant cinq ans, par exemple, avec les mêmes outils, ils referont ce qu'ils ont fait, peut-être plus vite, mais sans modifications techniques fondamentales. Pourquoi ? Parce qu'il faudrait être fou pour prévoir exactement le fonctionnement d'une économie sur une longue échéance, ou bien pour connaître exactement les besoins et le comportement de chacun pendant ce même laps de temps. Pire encore ! Et c'est ce qui est fatal pour toute économie planifiée : c'est que toute initiative, toute idée qui pourrait être heureuse, les gens vont considérer comme une déviation coupable, comme un sabotage criminel et pénal comme tel, le devoir n'est pas de produire ce qui pourrait être utile dans les meilleures conditions possibles, mais ce qui est conforme au plan. Bureaucratie, vie chère et tyrannie, voilà ce qu'a donné et ce qu'est susceptible de donner ce qui s'appelle encore le socialisme. A l'âge atomique, la Révolution est autre chose qu'un changement de carrosserie.

Alors, que faire ? diront les esprits chagrins ou inquiets. Et bien, « chercher chercher ensemble, comme disait Bakounine à Marx, qui offrait son catéchisme à la Révolution, chercher autre chose. Après tout, l'action directe d'esprit anarchiste et libertaire n'a pas fait faillite que l'on sache.

Quoi qu'il en soit, et même s'il n'y a rien, il faut mettre le socialisme, le communisme au rang des vieilles lunes, comme le christianisme, le bouddhisme, l'islamisme et autres balancées en ismes dont la faillite et l'actuelle nocivité sont indéniables.

J. FONTAINE.

Jules RATHIER

La disparition de Jules Rathier n'a pas seulement attristé les milieux libertaires, qu'avait sa longue maladie il fréquentait régulièrement, mais également population dans qui se presse autour de la Contrescarpe et le long des ruelles qui grimpent au flanc de la Montagne Sainte-Geneviève. Le quartier des Ecoles, où il vendait les journaux à la criée, l'avait adopté et il était devenu un élément représentatif de la bohème qui y vit du souvenir de Villon et s'adapte mal aux temps modernes.

Rathier était venu à notre Fédération Anarchiste par le truchement des groupes individualistes et il avait conservé dans son aspect extérieur un peu de cette bohème dans laquelle il avait vécu, mais aussi de ces « gueules » que Zo d'Axa et qui rejoignent des générations d'écholiers. Sa tête biblique avait souvent inspiré des barbouilleurs à la recherche de sujets et c'est un de ces portraits que nous avons publié dans la page littéraire du premier numéro de notre « Monde Libertaire ».

Doué d'une grande finesse d'esprit, Rathier avait assimilé une immense lecture et s'il continuait à soigner attentivement son personnage, il sentait les problèmes que pose le monde moderne aux hommes, avec une acuité qui, ces dernières années, l'avait rapproché de notre groupe libertaire Louise Michel. La douloureuse maladie qui devait l'emporter le tenait éloigné des nous et ses seules joies en dehors de courtes permissions qu'il passait au milieu de ses amis du quartier latin étaient la rédaction des courts articles qu'il donnait à notre journal.

Fidèle à sa légende, Jules Rathier qui sentait sa fin prochaine n'échappa pas à la tradition du poète maudit qui veut mourir au cœur de la Montagne Sainte-Geneviève qu'il avait tant aimée et avec laquelle il s'identifiait.

Nous n'avons pas fait avec Jules Rathier le bout de chemin que nous faisons avec ceux qui nous quittent. Son corps, qu'il avait légué à l'Ecole de Médecine, franchit pour la première et la dernière fois la porte qui pour le mort brut gris à l'ombre duquel il avait vécu.

C'est un peu du romantisme anarchiste qui nous quitte avec lui et nous ressentons l'amère tristesse des disparitions définitives.

Maurice JOYEUX

FORMES et TENDANCES de l'ANARCHIE

X. — Révolution, c'est-à-dire Renaissance

SUR LA GUERRE DES PAYSANS (1525)

Pour qui veut comprendre le phénomène révolutionnaire, ce processus de dissolution, de brassage et de transition chaotique qui donne son caractère essentiel aux Temps Modernes, l'étude de la première grande révolution, la guerre entreprise par les paysans allemands au début du XVI siècle concerne tous les pouvoirs, est d'une importance primordiale.

Une telle étude présentait, il y a quelques années encore, de graves difficultés pour le lecteur français. Depuis l'édition en 1866, chez E. Dentu, à Paris, de la Guerre des Paysans et des Anabaptistes, d'Alexandre Weill, aucun travail n'avait paru sur le sujet. De plus le livre de Weill (dont une partie avait paru en feuilleton dans la revue fourïériste Démocratie Pacifique), sans compter qu'il n'existe plus que dans quelques grandes bibliothèques, est devenu difficilement utilisable : en l'absence de références critiques, le lecteur ne sait jamais s'il se trouve en face de documents historiques ou de textes remaniés sinon inventés par artiste littéraire.

Depuis 1952, cependant, nous disposons d'une traduction française (aux Editions Sociales) de la très utile « Guerre des paysans allemands » de J. Engels. Engels exploite les mêmes sources que Weill, la monumentale histoire de l'insurrection paysanne rédigée par W. Zimmermann, et qui avait paru en Allemagne avant 1848 (une édition « populaire », abrégée et illustrée, en a été rééditée à Berlin Est, au Dietz-Verlag en 1953). Cette œuvre d'Engels (que d'ailleurs il avait voulu remanier avant sa mort) est un remarquable exemple, surtout si on compare sa rigueur aux fumeux développements de Weill, de l'apport positif de la méthode marxiste à l'histoire.

En 1958, le Club Français du Livre (1), dans sa collection Portraits de l'Histoire rédigée par Jean Massin — collection dont le dernier titre est le Lenine de Jean Bruhat — publie Thomas Munzer ou la guerre des paysans de Maurice Pianzola.

Ce livre clair et consciencieux de 214 pages n'épuise certes pas l'histoire de cette sauvage épopée ; mais autour de la vie de T. Munzer, il en retrace les principaux episodes, des conjurations paysannes en Alsace dès la fin du XV-e siècle au massacre des huit mille paysans de T. Munzer (torturé et décapité lui-même en mai 1525) et à l'écrasement des insurgés dans le reste du pays. — La vague a déferlé jusqu'en Franche-Comté ; en Lorraine et surtout en Alsace, le duc de Lorraine laisse quarante mille cadavres derrière lui.

Pourquoi Munzer ? Parce qu'il est le théoricien, plus exactement le théologien des fractions les plus radicales des paysans et des « plébéiens » insurgés ; tisserands et mineurs se regroupent autour de lui, tous serments attirent les foules et de longs voyages le mènent à travers toute l'Allemagne et jusqu'à Prague. Il est un de ceux dont l'effort incessant parvient à donner aux rebelles un programme dépassant et intégrant les revendications particulières et locales. Ainsi la « lettre-article » des fractions extrémistes influencées par Muntzer, mettant au ban les châteaux (des milliers de châteaux vont brûler), et les « Douze Articles » plus modérés que se sont donnés en Souabe quarante mille paysans en armes, textes qui tous deux sont reproduits ici. Les nombreux documents traduits par M. Pianzola (textes de Munzer, de Luther, correspondances, chroniques, etc.) font d'ailleurs un des grands intérêts du livre.

Munzer est aussi le violent ennemi de Luther : alors que ce dernier ne réclame qu'une liberté « spirituelle », religieuse, et qu'il lutte pour l'indépendance des princes vis-a-vis de Rome, Munzer, lui, exige une libération insépa-rablement spirituelle et sociale. « Il proclama la communauté des biens, l'obligation au travail pour tous et la suppression de toute autorité » (Engels). Il est enfin le prophète le plus fiévreux du « Royaume de Dieu sur terre », un des représentants le plus typiques de la mentalité millenariste (Voir « Formes et tendances... »). Quant à Luther, il n'hésite pas à réclamer l'extermination des paysans.

La lecture de ce livre précieux, enfin, peut être complétée par celle de « Jean Huss » par J. Boulier, paru en 1958 dans la même collection : malheureusement trop centré sur la réhabilitation théologique de J. Huss condamné et brûlé par le Concile de Constance en 1415), ce livre ouvre cependant des perspectives sur la résistance des paysans tchèques aux Croisades papistes (1420-36), étroitement unie à leur lutte contre le servage. Munzer se réclamera, moins de cent ans après, de leur esprit et de leur combat.

René FUGLER

(1) 8, rue de la Paix, Paris-2e.

L'OBJECTEUR de CONSCIENCE ET LA GUERRE

Au milieu de la guerre, du milieu de cette folle meurtrière, c'est l'homme qui, du fond de son cœur, dit l'ordre des choses, l'ordre des œuvres humaines. C'est l'homme libre, l'affranchi de l'esprit, débarrassé des erreurs absurdes, de la haine, de l'intolérance comme des formes vaines de l'orgueil. C'est l'homme qui pense librement, l'homme qui cherche à rejoindre d'autres esprits libres parce que soustrait à la barbarie journalière ; il peut juger et condamner cette lutte homicide, la guerre. Pour lui, la lutte entre les hommes est une monstruosité qui ne peut d'aucune façon être sanctifiée devant sa conscience logique.

Conscient des pages dégradantes de l'Histoire, des guerres faites au profit d'ambitions et de cupidités inavouables, des trusts du pétrole et de l'or, des atrocités, malheurs et l'exploitation sordide de la grande masse des peuples, il n'ignore pas que la tuerie actuelle est une abhérration et une flagrante erreur, un attentat contre les valeurs humaines, un crime contre la collectivité humaine, contre les cités et contre la vie. Il répugne profondément à la conscience de ne pouvoir contribuer en quoi que ce soit à cette œuvre d'anéantissement, de violence, d'asservissement et d'injustice d'ailleurs, dans l'ordre intellectuel et moral, et pas plus là que n'importe où, la guerre ne s'est avérée bienfaisante et réellement créatrice.

Ce que je vois d'effrayant dans nos guerres c'est qu'elles sont qu'elles sont préparées et faites par d'honnêtes gens qui ne veulent qui notre bien. Avec cette nuance qu'il n'est pas permis d'avoir pitié même de ses plus sûrs amis. Car il s'agit et toujours et partout de massacrer les meilleurs et vivre dans une veillée d'armes, et l'austère pensée de mourir en combattant doit passer avant toutes les autres.

Ces mots paraissent simples et grands si l'on ne pense pas aux yeux brûlés, aux membres arrachés, aux ventres défoncés, et choses de ce genre. C'est sans doute par cette fureur d'esprit que l'on fait la guerre. Il est indéniable que les guerres sont imputables moins à la cruauté des sujets qu'à la mauvaise et déficiente organisation des gouvernements. De plus, la guerre est toujours un abus de pouvoir, d'où il s'ensuit que le peuple qui ne réagit pas et s'endort en liberté se réveillera en servitude.

L'objecteur de conscience pense que les conflits sanglants n'ont jamais rien fait de bon, sauf de faire durer l'inhumaine opposition des maîtres et des esclaves. Lui seul a saisi que lorsque la notion d'étranger et de frontière disparaîtra de tout langage et de toute pensée, l'horrible mutilation de l'âme humaine, le découpage idéal des frontières et des races apparaîtront comme les derniers vestiges de la barbarie ancestrale.

Lorsque l'objecteur regarde comment ces primates inférieurs vont à la guerre en pillant et dévastant, en passant par les armes et les fours crématoires des populations entières, en mutilant d'innombrables visages, l'indécise et le futur néant chargent son cœur d'un désespérant ennui. C'est l'homme dégénéré de notre époque est non seulement voleur, jouisseur, mais foncièrement destructeur et avide en vérité de fausse gloire. Et qui pourrait confesser, que la laideur de la guerre, c'est l'esclavage qui la prépare et l'esclavage qui la suit. Bien sûr, les meilleurs s'y font tuer afin que les habitues souverains par la violence, la contrainte et les abus contre et envers la justice. Car la force a toujours été et le banditisme comme soutien solide.

par le Dr H. HERSCOVICI

Si la violence ne peut convaincre, elle peut toujours faire taire, mais n'évite ni le problème qui le provoque ni le cri de conscience de l'homme libre. Cette sanglante dupette qu'est l'entreprise de la guerre ne se peut qu'aux dépens de la création humaine, aux dépens du sens universel de l'amour et de la vérité. Alors, où retrouver l'espoir devant cette humanité alourdie de bestialité, de barbarie, de passions basses, de turpitudes et de servitude ? Et pourtant, la guerre est un mal, la pire maladie-tion de ce pauvre monde qu'il faut extirper et combattre avec un effort toujours accru. Afin de triompher de la violence et des ruses des guerres et des conflits et permettre à l'humanité de se libérer de son absurde crédulité, de ses avilissements, de ses laideurs, de ses indicibles souffrances où ils font retomber au stade de l'**homo sapiens**.

L'objecteur, c'est l'homme de demain : ses faits sont des actes libres dont la seule dignité est sa liberté et la responsabilité de ses actes, c'est-à-dire un assentiment à l'ordre universel, une confirmation de la loi humanitaire de solidarité et d'amour. Sa volonté libre cotoide sans but même de l'action, car à chaque circonstance l'idée du but suprême se dresse en lui pour dicter ses décisions et sa conduite. En effet, c'est l'homme affranchi des anciennes lois de la jungle. Mais qui cherche la justice, qui seulement de naïv (jamais la paix ne se fera d'elle-même, ni par des congrès et des conventions mensongères) si l'on reprend stupidement le même chemin, puisque la paix ne peut de l'essence, elle n'use de force ni de violence. Ainsi que le dit Albert Einstein, le désarmement moral devrait précéder le désarmement matériel.

LA CRISE DU SYNDICALISME AMÉRICAIN

Après la grève des Aciéries

Cette étude nous est parvenue avant qu'on ait eu connaissance des accords intervenus depuis. Le manque de place ne nous a pas permis d'en commencer la publication dans notre dernier numéro. Malgré quelques « péchés » contre l'actualité, nous tenons cependant à la présenter à nos lecteurs, car la plupart des informations qu'elle contient n'ont rien perdu de leur intérêt, notamment en ce qui concerne l'évolution actuelle du mouvement ouvrier américain et l'utilisation du Marché Commun par les capitalistes U.S. (1).

De notre correspondant à New-York

Sam WIENER

I. - LES PATRONS NE VEULENT PLUS DE STATU QUO

NEW-YORK, ... janvier 60. — Après de nombreux débats pendant lesquels les trusts de la sidérurgie et l'USWA (2) n'arrivaient à se mettre d'accord sur un nouveau contrat collectif, la grève de 500.000 métallos fut décidée pour le 15 juillet 1959, abaissant de 85 % la production de l'acier. Après 116 jours la plus longue immobilisation dans l'histoire de cette industrie, les travailleurs durent rejoindre leurs postes sous le coup d'une injonction des tribunaux, car le président Eisenhower avait demandé l'application de la loi Taft-Hartley. Si aucun compromis n'intervient au cours des 80 jours suivants les travailleurs ont légalement le droit de recommencer la grève et le président peut alors demander l'intervention du Congrès. Au moment où ces lignes sont écrites l'injonction est encore en vigueur.

Une attaque bien menée

Sur l'issue de cette grève se joue principalement le droit pour les employeurs de, modifier à leur guise les règles du travail. « Les patrons prétendent qu'ils veulent économiser des millions en doublant ou triplant le rendement de certaines opérations fondamentales par une réduction de la main-d'œuvre » (Wall Street Journal). La où de nouvelles machines ne sont pas installées ils veulent avoir les mains libres pour modifier au leur gré l'importance des équipes et la répartition des tâches. Et bien que les compagnies aient reconnu que les termes de l'ancien contrat ne gênaient pas trop leur droit d'automatiser ou de décider combien d'hommes étaient nécessaires à l'utilisation de nouveaux équipements, de nouveaux procédés et de nouveaux matériaux, elles cherchent à s'assurer les pleins pouvoirs dans ce domaine et veulent éviter soit une ingérence des syndicats, soit d'avoir à demander leur consentement aux ouvriers.

Environ 100.000 postes sont en jeu et si les règles du travail sont modifiées selon leurs desseins un travailleur de l'acier sur cinq sera congédié. Ceux qui survivront à cette purge devront travailler plus vite et leurs revendications seront ignorées. S'ils osent se révolter ils perdront un jour de congé payé pour chaque jour de grève illégale. S'ils persistent ils seront licenciés et leur union locale sera tenue pour responsable de leur conduite.

Il est indéniable que cette grève à l'échelle d'une industrie fut provoquée par le trust de l'acier après consultation des leaders du patronat américain. Selon une étude publiée récemment, les présidents de 175 firmes de première importance le soutiennent entièrement. Robert J. Cordiner, président de la « General Electric » a déclaré : « Une grève « totale dans la sidérurgie est « inévitable parce que les indus- « trialistes refusent de capitu- « ler devant les augmentations « de salaire demandées par « les travailleurs. » Avant la grève les compagnies sidérurgiques s'étaient entendues pour soutenir celles d'entre elles qui pourraient être gênées dans leurs finances ou dans n'importe quel autre domaine. A.H. Raskin, expert du « New York Times », révéla le 21 octobre au cours d'un reportage fait à Pittsburgh : « Les « gros patrons qui manquent « d'acier à cause de la grève « sont prêts à consentir une « diminution temporaire de « leurs profits car ils pensent « que l'issue de ce conflit leur « permettra de mater les syndicats. Dans les chemins de « fer, l'industrie de l'automo- « bile, les usines d'appareillage « électrique et autres, le patronat cherche à consolider « ses positions dans les dis- « cussions de conventions col- « lectives avec l'espoir de dé- « minuer en même temps la « masse des salaires et l'im- « portance de la main-d'œuvre « utilisée. En ce sens la ba- « taille de l'acier est celle de « tout le patronat. »

Au cours des grèves précédentes dans d'autres branches de construction d'automobiles avaient fait pression sur les industriels de l'acier et sur le président des Etats-Unis pour qu'un accord soit conclu rapidement. Cette fois elles s'étaient préparées à la grève en stockant assez d'acier pour fabriquer 940.000 voitures, puis elles ne se plaignirent pas quand par la suite le manque de matériau les obligea à fermer leurs usines.

Le contrôle de l'automation

L'offensive du patronat qui a pour but de « casser » les syndicats dans la sidérurgie, les chemins de fer, sur les quais de l'Atlantique et du Golfe du Mexique, dans l'industrie de la viande, a bénéficié de la plus large publicité. Bien qu'on en parlât moins les mêmes faits se sont produits par tout le pays, sur un front encore plus large, dans les petites et moyennes entreprises. Le Conseil Californien de l'Association Générale des Entrepreneurs Américains avertit ses adhérents en ces termes : « Les industriels de l'acier nous ont montré la voie. C'est maintenant à nous de poursuivre le « combat pour « un droit de diriger ouvriers ». Le directeur régional du Bureau Fédéral de Conciliation et de Médiation de San Francisco rapporte que « pour la première fois le patronat insiste pour obtenir un compromis sur les règles du travail ».

Les exigences des employeurs sont partout les mêmes. Les grèves d'une représentant du Syndicat des Travailleurs des Métaux non-ferreux contre l' « Anaconda Copper Company » résument les sentiments des autres unions : « En retour de pauvres concessions « économiques l' « Anaconda » « avance une série de propositions qui affaibliraient la « sécurité de l'emploi et privaient les travailleurs d'a- « vantages précédemment con- « quis. La compagnie veut se « donner le pouvoir intolérable de supprimer des postes, « refuser au syndicat le droit « de discuter les taux de sa- « laire des postes nouvelle- « ments faits ou modifiés par intervention dans les commis- « sions paritaires et le rendre « responsable de la producti- « vité et de la discipline. »

Le capitalisme américain a déclaré la guerre au mouvement ouvrier. La grève de l'acier marque le début d'une nouvelle ère de lutte de classe. Maintenant les conflits secrets causés par les profonds problèmes sociaux que crée cette seconde révolution industrielle : l'automation. Qui décidera de ce qui sera automatisé et dans quels délais ? Qui décidera de jeter aux ordures tels ouvriers et des mesures (s'il y en a) qui seront à leur égard ? Les patrons continueront-ils à se partager la crème et les travailleurs le petit lait ? Chacun des trois blocs de la société nord-américaine — les industriels, l'Etat et le mouvement ouvrier — vont essayer de s'en tirer à leur avantage. Celui qui sera le plus capable de faire pression sur les autres a des chances de l'emporter.

Un bluff : la crainte de l'inflation

En temps de guerre une attaque déclenchée au moment opportun peut être décisive. Pourquoi les trusts de l'acier ont-ils choisi ce moment particulier pour lancer leur assaut ? Pourquoi les trusts de l'acier refusent-ils de discuter de modestes revendications qu'en d'autres temps ils auraient admises ?

Ils estiment que le fruit est mûr grâce à la nouvelle conjoncture économique, à la bureaucratie des syndicats très accommodante et aux faveurs de l'administration de Washington. Ils ont donc abandonné un mode d'action accepté depuis 1946, caractérisé par la concession d'augmentations périodiques des salaires qui étaient supportées par le consommateur sous la forme d'augmentations des prix supérieures à l'accroissement du coût de la main-d'œuvre.

Selon le Sous-Comité Kefauver du Comité Judiciaire du Sénat : « De notre examen de l'accroissement des prix en 1957 il résulte que cet accroissement était substantiellement supérieur à l'augmentation du coût de la main-d'œuvre dû aux augmentations des salaires et des avantages marginaux prévus au cours de la deuxième année du contrat de trois ans passé entre les compagnies et l'U.S.W.A... La ferraille est un élément important dans la fabrication de l'acier or, d'après les chiffres provenant des compagnies elles-mêmes, nous estimons que les économies qu'elles font grâce à la diminution du prix de la ferraille sont plus importantes que l'accroissement des salaires. Le coût de la main-d'œuvre est passé de 2,50 $ à 3 $ par tonne d'acier fini ; l'accroissement de 6 $ par tonne laissait une marge de 3 $. Les compagnies augmentèrent ainsi leurs bénéfices des deux cités à la fois : augmentation de prix supérieure à l'augmentation du coût de la main-d'œuvre et abaissement des prix de la ferraille. » Chacun semble a vu un accroissement du bénéfice net, après payement des impôts, sur chaque tonne d'acier expédiée. En 1952 les bénéfices nets étaient de 6,80 $ par tonne ; en 1957 ils étaient de 17,91 $... »

Il est donc clair que les gains acquis par les grèves de 46, 49, 52 et 55 servaient de prétextes aux patrons pour augmenter les prix. De plus les grèves ont eu lieu chaque fois pendant la morte-saison et nous savons qu'à l'heure actuelle les aciéries peuvent produire autant pendant neuf mois que durant les douze de l'année passée.

Au cours des négociations de 1959 on a fait plusieurs propositions d'espérer que tout se passerait comme avant. Les revendications portaient sur 250 points en rapport avec l'automation, l'augmentation des congés payés, la diminution des heures de travail, etc... Après qu'il les eut proclamées bien haut toutes ces revendications furent abandonnées par le syndicat qui se replia par routine sur une revendication globale de 25 cents par heure. A sa grande surprise les patrons refusèrent d'aller plus loin. Ils prétendirent qu'ils ne pouvaient plus longtemps accorder des augmentations de salaires qui conduisaient obligatoirement à des augmentations de prix. Un léger accroissement des salaires serait accordé seulement si la compagnie pouvait réduire le nombre des ouvriers et augmenter la productivité de chacun.

Les compagnies trouvaient qu'était venu le moment de l'assaut. Elles profitaient d'un avantage supplémentaire car plus de la moitié de leurs pertes dues à la grève peuvent être déduites des sommes imposables. Par ce moyen la « Bethlehem Steel » économisa 42 millions de dollars d'impôts et l' « US Steel » 59 millions. Et pendant la grève elles ne payaient évidemment pas l'assurance chômage complémentaire (3).

Ruée sur l'Europe

Les industriels se sont rendu compte que la concurrence des pays d'Europe Occidentale et du Japon, l'offensive économique internationale de l'U.R.S.S. ont rétréci le marché mondial. Les concurrents étrangers peuvent vendre leur acier à des prix plus bas parce que leurs ouvriers touchent des salaires plus faibles. Or les compagnies prétendent que des prix plus bas ne peuvent être obtenus que de deux manières : l'automation ou l'augmentation des cadences. Mais les ouvriers savent qu'il existe une troisième manière qu'elles oublient de mentionner, celle qui consiste à diminuer les prix en réduisant leurs propres profits. Elles veulent que les prix demeurent compétitifs tout en continuant à faire autant ou plus de bénéfices que lorsqu'elles avaient le marche pour elles seules. Puisque les diminutions de prix ne doivent pas avoir d'influence sur les bénéfices, le coût de la concurrence sera payé une fois de plus par le sueur et le sang des travailleurs et par l'introduction de « gadgets » (4) automatiques qui en fin de compte diminuent de plus de moitié les places offertes dans l'industrie de l'acier comme cela est déjà arrivé dans les mines et ailleurs. C'est là la conséquence inévitable de cette phrase innocente : « modification des règles du travail ».

L'industrie américaine est actuellement engagée dans la colonisation économique du monde. Au lieu d'exporter des produits finis vers l'Europe ou les autres continents le capitalisme US préfère fabriquer l'acier, les automobiles, les machines agricoles, les produits chimiques, etc... en Europe, en Amérique Latine, en Asie et en Afrique. Les capitalistes nord-américains possèdent ou contrôlent indirectement de gigantesques combinats à travers le monde. Un article de Richard M. Gardner dans « The Reporter » du 10 décembre 59 précise : « Nous avons non seulement favorisé la concurrence par notre immense programme de reconstruction, mais aussi par l'établissement outre-mer de succursales des compagnies américaines ». Une étude des chiffres révélés par Gardner montre que les usines américaines installées à l'étranger ont exporté vers les autres pays et vendu sur le marché européen, en 1958, pour une valeur de 14 milliards de dollars de marchandises.

On peut lire en manchette du « Wall Street Journal » du 4 décembre 1959 : « Les usines yankees en Europe se multiplient pour conquérir un vaste marché sans craindre les tarifs douaniers ». Le rédacteur poursuit : « Le mouvement qui porte les compagnies américaines vers le tout jeune marché commun européen est en train de devenir un torrent... Les Yankees déjà en place, tout comme de nouveaux venus, les profits obtenus sont beaucoup plus importants et la prospection des débouchés beaucoup plus prometteuse qu'ici ». Le Wall Street Journal » de 6 novembre cite une autre cause de cette ruée : « Les capitaux importées partent vers des rivages lointains, attirés par l'effrayante capacité qu'ont les ouvriers d'autres nations industrielles de vivre assez confortablement avec des salaires qui, comparés au niveau de vie US, semblent misérablement bas ».

(A suivre)

Traduit de l'américain par Marc PREVOTEL

(1) Cette étude est aussi publiée par la revue « Views and Comments », éditée par nos camarades new yorkais.

(2) United Steel Workers of America. Syndicat des ouvriers de la métallurgie.

(3) S.U.B. : Supplementary Unemployement Benefit. Dans la sidérurgie, les compagnies versent 5 cents (25 nouveaux centimes) par heure et par ouvrier, à une caisse gérée par le syndicat, qui garantit aux chômeurs 65 % du leur salaire pendant six mois, compte tenu de l'allocation fournie par l'Etat.

(4) Trucs, machins.

le monde libertaire

Des Lettres et des Arts

LE LIVRE DU MOIS

par Maurice Joyeux

L'autre face, de José Corralès Egèa (Gallimard)

MIEUX qu'une œuvre littéraire « L'autre face » est un document indispensable pour comprendre l'Espagne, cet îlot totalitaire qui a survécu à l'effondrement des régimes fascistes. Par petits groupes suivant une méthode qui fit le succès du néo-réalisme américain et qu'Hemingway devait porter à sa perfection dans « Pour qui sonne le glas », l'auteur nous présente la population de l'Espagne franquiste, enserrée dans ses dogmes, assommée par l'effroyable saignée de la guerre civile, dévorée par la chaux vive des vivants qui ne laissent sans aucune perspective d'avenir et hantée par la crainte d'une nouvelle secousse sociale qui une fois encore dévasterait le pays.

Les personnages de ce roman qui sont pris dans toutes les couches de la population ont l'âme griffée par un désespoir identique. Traqués, les « rouges » qui avaient mis leur espoir dans la fin de la guerre mondiale, courbent l'échine; les autres, dérisoires vainqueurs écœurés par les vices du régime, ressassent leurs pauvres espoirs déçus. Partout la corruption, l'arbitraire que masque une bigoterie de surface et par-dessus cette misère intellectuelle plus terrible que la misère sociale qui dévore le petit peuple, la formidable conflit des générations qui pointe. Conflit opposant une jeunesse qui refuse d'accepter le legs de la génération précédente, qui se dresse contre elle, associant dans une même haine vainqueurs et vaincus et rejetant les mythes au nom desquels elle s'est déchirée.

L'auteur trace des tableaux hallucinants du désespoir de ce peuple acculé à l'impasse et qui figé, assiste impuissant au mouvement de la vie qui hors de ses frontières emporte les peuples dans le courant. Il nous oublier la panique qui s'empare de la phalange qui redoute un débarquement allié et surtout la procession destinée à attirer sur un sol calciné l'orage céleste et où l'on voit des hommes discuter sur les miracles de leurs madones respectives. Pages puissantes qui souffrent la comparaison avec les meilleures du « Petit Arpent du Bon Dieu » le chef-d'œuvre de Caldwell dont elles ont la couleur et le caractère amer et dérisoire.

Ce livre dont nulle part la note n'est forcée se termine par un sursaut. Les meilleurs reprochent à la lutte pour la liberté, une lutte qui sera longue, escarpée et qui, pour aboutir, devra s'inspirer de la condition où se trouve ce peuple que ces vingt dernières années ont profondément marqué.

On voudrait que l'émigration espagnole en France s'arrête longuement sur cet ouvrage, non pas que tous les jugements qu'y sont portés soient indiscutables, mais parce que son caractère anecdotique lui permettra de trouver à travers la vie quotidienne du peuple espagnol matière à réflexions utiles.

BLANQUI et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire, de Maurice Dommanget (Armand Collin)

Dommanget nous donne une nouvelle tranche de son travail sur Blanqui et son ouvrage est d'une actualité étrange. 1865 ! Un homme plébiscité par le peuple règne; l'opposition socialiste est morcelée, la prospérité économique de la classe dominante éclabousse le tableau à peine terni par les relents d'une guerre coloniale, l'expédition du Mexique. Le peuple est sans réaction. Dans sa prison de Sainte-Pélagie, le « Vieux » peut écrire. Dans le pays la surface est réactionnaire mais le sous-sol est profondément révolutionnaire. Blanqui a alors autour de lui une dizaine de fidèles. Deux ans plus tard les groupes blanquistes tiennent le pavé et à l'enterrement de Victor Noir, il peut passer une revue clandestine d'une petite armée révolutionnaire qui dans quelques mois fera la « Commune ».

Utile leçon à méditer !

J'ai déjà dit tout le bien que je pensais des œuvres de Maurice Dommanget. Ce livre qui est le livre de l'espoir a sa place dans toutes les bibliothèques de militants.

Je suis aussi éloigné que possible, au contraire, de ce mal attendrissement où se complaisent les humanitaires et dans lesquelles les valeurs et les responsabilités se confondent, les crimes s'égalisent, l'innocence perd finalement ses droits.

(Extrait de **La Peine Capitale** d'Albert Camus (Editions Gallimard.)

Albert CAMUS et le Théâtre

LE théâtre est illusion, c'est-à-dire le contraire du mensonge. Camus avait instinctivement compris cela et c'est pourquoi son œuvre de vérité devait nécessairement s'exprimer sur la scène. Peut-être avait-il aussi ce *goût de preuve* qu'ont les mots lorsqu'ils ne se contentent pas de s'étaler sur du papier, mais passent en bouche de l'homme, de l'acteur, de celui qui est sur un tréteau et s'adresse à la foule et, par-dessus la foule, au lit, porte tout. Le langage parlé s'affronte, lui, à des exigences.

Une image au début, une image à la fin. La première est une photo rendue publique : elle représente Albert Camus jouant le rôle d'Olivier le Dain, dans *Gringoire*, de Théodore de Banville, avec la troupe de Radio-Alger, en 1935. *Gringoire* est un classique du théâtre amateur : peu d'auteurs, peu de comédiens qui ne l'aient fréquenté à vingt-deux ans. La seconde image n'est, hélas ! que dans mes mémoires. En septembre 1959, Camus faisait la tournée des *Possédés* à Sisteronnes. J'avais des raisons pour l'y aller voir et j'ai profité pour lui demander ses projets. Quel théâtre Malraux allait-il lui offrir ? Il me répondit qu'il n'en savait rien, mais qu'en tout état de cause, puisqu'il était maintenant animateur et metteur en scène, il œuvrerait surtout pour le « plein air » *De l'espace, le plus vaste public et la plus grande envergure aramatique. Ce ne sont pas des auteurs en chambre, ce sont des Shakespeare qu'il nous faut.*

Tel était l'homme : voir grand et connaître bien son métier. Je ne crois pas qu'il ait jamais abordé aucune tâche sans la mesurer à elle de A à Z. Le littérateur qui lance un message au monde ignore par quelles humbles mains ce message doit d'abord passer. Camus connaissait ces mains-là : le prote, le linotypiste, le correcteur étaient ses amis. Au théâtre, avant d'écrire une ligne, il avait appris à diriger une troupe, à expliquer le sens des répliques aux comédiens, à régler des mouvements et des éclairages. En 1952, comme je demandais à un jeune acteur, Jean Négroni, quels étaient les deux metteurs en scène qu'il estimait les plus grands, il me répondit sans hésiter : « Vilar et Camus ». Ce dernier nom m'étonna : je ne connaissais alors que l'écrivain. Mais Camus, survivant, au Festival d'Angers, je vis le réalisateur de spectacles et je compris que Négroni avait raison.

Le théâtre *écrit* de Camus est un fidèle reflet de son œuvre. Ses deux premières pièces, *Caligula* et *Le Malentendu* nous apparaissent comme des illustrations vivantes de l'*Etranger* et du *Mythe de Sisyphe*. L'absurde, maître ès-machines infernales, organise le meurtre de Jan assassiné par sa propre sœur Martha sous l'œil indifférent d'un destin silencieux. L'absurde *« Les hommes meurent et ne sont pas heureux »* conduit logiquement Caligula à vouloir la lune, c'est-à-dire à s'accorder le pouvoir de tout faire, à franchir en quelque sorte le mur du son de l'impossible. Universelle est la dérision : et pourtant, l'homme, en tout cela, garde sa chance. Quelle chance d'être l'homme lucide (et à cause) la finitude, la contingence, le désespoir. Alors surgissent des héros véritables : Diego, le révolté de l'*Etat de Siège*, les *Justes* Kaliayer et Dora. En eux, nous nous pouvons nous reconnaître. En eux nous pouvons accepter la défaite, le malentendu, la mort. N'auraient-ils vécu qu'un instant, cet instant, devant une austérité insondable, témoigne de la nécessité de l'Homme. Nés et morts des hasards, nous ne sommes pourtant pas des hasards.

par Morvan LEBESQUE

Non : il n'était pas un « hasard », celui que l'absurde attendait au coin d'un plateau, sur la route de Sens. Et la preuve : sa mort nous a mutilés. Depuis près de deux mois, je me réveille presque chaque matin en me disant que ce n'est pas vrai : ma mémoire s'acharne à censurer cet instant. Mais c'est bien vrai, Camus est mort. Et ce n'est pas un deuil que je porte, c'est la perte d'un bras ou d'un œil que je subis. Camus, comme à des milliers d'autres, m'était indispensable. Or, je le connaissais moins que beaucoup. Je n'ai de lui que quelques lettres et une photo qui nous réunit tous deux. Il est donc parfaitement exact que l'homme peut être nécessaire puisque Camus nous était nécessaire. Qu'il peut manquer au monde, puisqu'il lui manque ?

On m'excusera de ne pas écrire ici, sur son théâtre, une *dissertation* : les quelques lignes que je lui ai consacrées plus haut me paraissent pour l'instant suffisantes. Plus tard, plus tard, nous rendrons à cette œuvre un hommage plus complet et plus digne — encore que bien imparfait, je le crois. Le théâtre écrit de Camus appartient à toute cette génération et aux générations futures. Aujourd'hui, je ne veux évoquer qu'un dernier souvenir

Il y a trois ans, Camus adapta pour le Festival d'Angers une comédie dramatique de Lope de Vega, *le chevalier d'Olmedo*. La représentation, admirablement réglée par lui, se déroula devant les murs du château, par une douce nuit d'été. Entre autres comédiens, il y avait Mme Sylvie, Mlle Dominique Blanchar, MM. Jorris, Woringer, Herbanet (mais non Camus, qui pourtant eût été un acteur admirable).

Qu'est-ce que *Le chevalier d'Olmedo ?* C'est une histoire toute simple, celle d'un jeune homme très beau, très noble, très pur, qui vient un soir, dans une ville d'Espagne, assister à une fête. Il paraît, et cela suffit : la plus belle jeune fille du pays tombe amoureuse de lui. C'est le bonheur : non pas un de ces médiocres « bonheurs » qui trompent l'impatience de l'humanité, mais l'*instant de beauté*, cher à Keats, qui est *une joie pour toujours*. Hélas ! les soupirants de la jeune fille ne peuvent supporter cette idylle. Profitant de la nuit, ils attendent au détour d'un chemin le chevalier rentrant chez lui, et l'assassinent. Et il n'y aura pas de noces, et plus jamais de fête à Olmedo.

C'est tout. Un homme est venu, trop beau, trop noble ; il a fait un tour dans la ville, et on l'a tué.

Ce ne devait pas être le dernier spectacle à Camus. L'hiver suivant, l'affiche des Mathurins portait encore son nom, conjugué à celui de Faulkner, autre Prix Nobel, et en 1959 il mettait en scène *Les possédés* au Théâtre Antoine. Mais quand je pense à lui, ce sont les images nocturnes du *Chevalier d'Olmedo* qui me hantent. Camus est venu, Camus a passé parmi nous et on nous l'a tué. L'absurde est parmi nous comme charbon ! Tu crois que ça peut durer ? Ladouard va m'engueuler. En deux « chaudes » tu devrais déjà savoir forger ton burin.

Mon contremaître — il exerçait les fonctions en refusant le titre — avait la voix sonore, un beau timbre, même quand il râlait.

L'entreprise se développait. Nury fit embaucher des compagnons syndicalistes boycottés depuis la dernière grève.

Fils de paysans ou d'artisans ruraux, ces mécaniciens étaient pour la plupart assez solides que des terrassiers ou des maçons. L'accès à un métier avait certainement représenté dans leur vie une chance appréciée. L'inventeur, l'ingénieur étant les grands sorciers du jour, devenir mécanicien, comprendre, exécuter leurs œuvres, c'était participer à la considération des artisans du progrès, son mouvement de conquêtes et d'inventions. Dans cet ordre, rien de ce qui se passait de nouveau ne laissait les compagnons indifférents, que ce soit la mise au point d'une nouvelle locomotive ou le lancement d'un paquebot, le perfectionnement de l'automobile ou d'une machine-outil. Ils avaient débuté dans le charbonnage, la serrurerie, la menuiserie, avant de passer selon des chances diverses, par les grands ateliers de mécanique générale à une époque où le travail ne se divisait pas en spécialités très strictes. Chacun d'eux forgeait ou soudait le fer aussi bien qu'un forgeron, travaillait la tôle comme un chaudronnier et aurait pu se servir de toutes les nouvelles machines-outils déjà en usage dans la grande industrie.

J'avais pour compagnon un Toulousain qui aimait le bel canto. Sa blouse de plâtrier qu'il trouvait plus commode que les bleus de mécano, nouée à la ceinture par la cordelière, le faisait ressembler à un moine bien nourri et son visage, dans les jours sans, son regard vif, ses moustaches brunes, à un mousquetaire. Il aimait Hugo, Dumas et Buffalo Bill. A la forge, il m'avait expliqué un jour ses motifs d'admiration. Benquin aurait pu être mon père, je le tutoyais, il me traitait en jeune frangin.

C'est à lui que Nury confiait les tâches les plus compliquées, il bâtait toujours une part de ce qui cherche dans toutes ses besognes : mise au point d'un montage pour les tours à décolleter, étude d'un rupteur de magnéto pour les fabrications en série. Il était souvent au marbre, feuilletant des croquis, lisant un dessin, réglant son trusquin pour le traçage, éprouvant du gras du pouce sa pointe avant de l'aller meuler soigneusement, essuyant d'un geste précis le mandrin de sa poussière avant de glisser son trusquin de la réglette à la pièce brute de fonderie et poser le blanc qu'il allait tracer. Concentré, éveillé, présent, tous ses gestes, tous ses mots, d'une décision, toujours en mouvement sans pourtant donner l'impression d'agitation, il passait de son marbre à l'étau, de l'étau à la forge ou à la perceuse, pressé, vif, économe de son temps, appelé, tenu en haleine pour la tâche qui semblait le passionner. Avec ses problèmes à résoudre, l'ingénieste toujours en éveil, ses mains satisfaites, avec sa parfaite maîtrise du métier il devait trouver dans sa besogne plus de plaisir qu'un peintre ou un sculpteur à l'atelier. Lui aussi, comme Nury, était un bon militant.

CINÉMA

LE CRI

DE temps à autre, un cinéma de quartier reprend « Le Cri », ce film qui ne fut jamais projeté dans les salles des Champs-Elysées et qui ne réussit à remplir qu'à la moitié celles plus modestes du circuit des « Studios ». Même si on l'affiche sous son ancien titre « La femme de sa vie », ne le manquez pas ! Vous comprendrez alors pourquoi le public déserte les salles où il est projeté. L'œuvre de Michel-Angelo Antonioni remet en question les idées toutes faites du spectateur. Ce n'est pas un film qui divertit, c'est un film qui fait penser.

Et d'abord les idées que nous nous faisons de l'Italie touristique et « néoréaliste ». Pas un monument d'art, pas un paysage doux et harmonieux, pas de cette misère pittoresque qui fit le succès de « Deux sous d'espoir » ou de la « Strada ». Ce n'est pas le côté matériel de la misère qu'on y trouve, qui pèse le plus, ni la dépravation des êtres marqués par elle. Cette misère serait évitable si l'âme de l'homme demeurait intacte.

Antonioni est le premier à porter à l'écran les conditions nouvelles des ouvriers de l'Italie du Nord où le récent développement industriel a stabilisé l'économie et créé une aisance relative. Déjà dans le film « Les Amies », Antonioni nous avait présenté un personnage, le jeune ouvrier décorateur, qui était représentatif de ce climat populaire nouveau.

Dans « Le Cri », tous les personnages importants se dessinent sur un fond qui évoque les dures conditions de l'existence à travers les problèmes qui se posent à la vie d'une communauté. Et c'est le paysage hivernal de la vallée du Pô à l'aspect sévère et désolant, qui souligne l'état d'âme du héros, plutôt que l'aspect de ses vêtements.

Quitté par sa femme avec laquelle il était marié depuis sept ans, l'homme, un ouvrier travaillant dans une grande raffinerie du sucre, parcourt les routes de la vallée. Traînant son enfant, il cherche sa femme. Il ne s'agit plus de retrouver une bicyclette, symbole de la sécurité matérielle, mais un amour perdu, le bonheur tout simplement !

Et c'est dans ce changement d'objectif que réside l'innovation essentielle d'Antonioni. En libérant la psychologie de son héros, d'impératifs matériels reconnus jusqu'alors comme primordiaux, jusqu'alors comme la formation unique pour la formation et le développement d'un ouvrier, Antonioni le pare d'une sensibilité artistique réservée jusqu'alors aux personnages des classes « supérieures ».

La situation racinienne du héros — il est aimé de plusieurs femmes, mais il n'aime que la compagne qu'il a perdue — cette situation réservée par les réalisateurs aux « seigneurs », souligne cette émancipation du misérabilisme, cette promotion réalisée dans le domaine de l'art. Et, accordant à son héros le droit de mourir, non pas de faim mais de malheur, l'auteur a créé la tragédie ouvrière, recréant la tragédie elle-même et dépassant d'un seul coup les dramaturges du 19e siècle, qui ont tant peiné pour créer une tragédie « bourgeoise » sans jamais y parvenir.

Que cette réussite soit l'œuvre du cinéma et non du théâtre, rien de plus naturel, même au 20e siècle. Une cette tragédie implique également une structure différente de la psychologie, que nous nous trouvions devant une morale différente de celle qui règne dans les œuvres de boulevard et d'avant-garde « bourgeoise », c'est encore évident.

Il est surprenant que ce soit Antonioni, considéré comme un spécialiste des problèmes de la bourgeoisie italienne qui ait su trouver et exprimer ce qui est « différent ». Il est vrai cependant que ce réalisateur fut aussi le critique du mode de vie de la grande bourgeoisie italienne et il a pu être tenté par une étude comparative dont le « Cri » ne saurait être qu'un point de départ.

F. DOBRE.

L'ŒUVRE D'ALBERT CAMUS

1936 - **La Révolte dans les Asturies. Pièce en 4 actes (Charlot).**
1937 - **L'Envers et l'Endroit. Essais (Charlot).**
1938 - **Noces; essais (Charlot).**
1942 - **L'étranger; récit (Gallimard).**
1942 - **Le Mythe de Sisyphe; essais (Gallimard).**
1944 - **Caligula; pièce en 4 actes (Gallimard).**
1944 - **Le Malentendu; pièce en 3 actes (Gallimard).**
1945 - **La Peste; récit (Gallimard).**
1948 - **Lettres à un ami Allemand; essais (Gallimard).**
1948 - **L'Etat de Siège; pièce en 3 parties (Gallimard).**
1950 - **Les Justes; pièce en 5 actes (Gallimard).**
1950 - **Actuelles I; Chronique.**
1950 - **Le Minotaure; essais (Charlot).**
1951 - **L'homme révolté; essais (Gallimard).**
1953 - **Actuelles II; Chronique (Gallimard).**
1954 - **L'Eté; essais (Gallimard).**
1956 - **La chute; récit (Gallimard).**
1957 - **L'exil et le Royaume; nouvelles (Gallimard).**
1957 - **La Peine capitale; en collaboration avec Koestler (Calman-Lévy).**
1958 - **Actuelles III; chronique (Gallimard).**

Albert Camus a publié dans le numéro de novembre 1955 de notre journal un article important sur l'Espagne.

D'autre part, nous avons publié deux articles sur l'œuvre d'Albert Camus dans nos numéros de juillet 1956 et de novembre 1957 ainsi que sa protestation contre l'assassinat des syndicalistes algériens dans ce même numéro de novembre 1957.

APPRENTISSAGE

Notre camarade Georges Navel, auteur de l'inoubliable « Travaux » qui aujourd'hui fait partie de notre équipe du « Monde Libertaire » vient de publier chez Gallimard un nouveau livre qui sera en librairie le mois prochain. Nous sommes heureux d'en publier aujourd'hui quelques pages qui évoquent les milieux syndicalistes et libertaires de la région Lyonnaise au lendemain de la première guerre mondiale.

M. J.

A Lyon, rue Lafayette, dans le modeste pavillon qu'occupait l'Union des syndicats ouvriers du Rhône, une trentaine de militants se rencontraient aux réunions de la Jeunesse Syndicaliste. Lyonnais, Parisiens, gars du Nord et de la Loire, ces hommes de vingt-cinq à quarante ans appartenaient au cadre combatif qui avait développé l'influence de la C.G.T. avant 1914. Mobilisés dans les usines de guerre, les métallurgistes portaient le brassard à grenade. Affectés en usine, après des mois ou des années de présence dans les tranchées, ils risquaient d'être recaptés en Champagne ou à Verdun. Anarchos sous l'uniforme, quelques soldats retrouvaient la leurs copains d'idées. Sur les bancs de la salle de réunions, un militaire pouvait être assis entre un déserteur et un insoumis. Jeune manœuvre du bâtiment j'étais le seul gamin.

Mon frère m'avait présenté aux camarades :

— Voilà, c'est mon petit frangin, il s'intéresse à nos idées, il a voulu venir.

Ce soir-là, Thioulouze, un terrassier, devait faire une causerie sur l'œuvre et la vie de Fernand Pelloutier.

Le salut à la cantonade des arrivants heureux de retrouver la famille des copains, l'accueil, le timbre des voix étaient joyeux, la poignée de main chaleureuse. Le bibliothécaire avait sorti son catalogue, placard sur livres, un copain apporte son paquet de journaux et distribué « Ce qu'il faut dire » de Sébastien. Faure et « La Vague » de Brizon.

Pour la première fois, je voyais des « révolutionnaires » des « anarchistes », j'écoutais une causerie.

Homme dans la cinquantaine, Thioulouze avec sa barbe et sa veste de cuir ressemblait à un vieux berger. Sa voix, son timbre adouci, ses intonations paysannes me plurent. Insomnis dans sa jeunesse, le terrassier, réfugié à Barcelone, avait séjourné longtemps à la prison de Montjuich où sa santé s'était détériorée. Son énergie un peu éteinte ajoutait à l'impression de bonté. J'étais touché que l'ouvrier au grand savoir et qui parlait si bien fût si peu intimidant. A quatorze ans l'admiration est chaleureuse, je révèle de lui ressembler. Adossé à la bibliothèque je songeais qu'il à la veillée, racontaient un peu leur vie toujours riche en aventures : histoires de chantiers, souvenirs, anecdotes.

Le mot frère est un mot fade employé conventionnellement entre adeptes ; l'appellation de camarade s'est usée, copain réunissait le sens le plus chaleureux des deux significations. La confiance dans l'homme et son avenir créait chez les libertaires les dispositions les plus favorables aux sentiments de sociabilité. Identifié comme semblable par les aspirations, on nouait des liens de solide amitié.

Après un meeting, une réunion où par hasard dans la rue, je rencontrais l'un ou l'autre des aînés de la « Jeunesse Syndicaliste ». Un jour je croisai Nury, comme il m'arrivait souvent, je lui fis un bout de conduite, il m'interrogea :

— Que devient ton frère ?

— Lucien travaille chez Zénith. J'avais espéré entrer là en apprentissage mais la boîte n'embauche pas d'ouvriers ou d'apprentis de moins de dix-huit ans.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je tire la carriole comme livreur ou je bricole à l'étau, en travaillant aux pièces je ne gagne guère plus et le boulot est barbant. Comme ça je crois que je vais rester manœuvre toute ma vie. Je gagne six francs par jour, c'est pas bezef.

— Ecoute, tu pourrais gagner autant en apprenant le métier d'ajuseur. Présente-toi chez mon ami Ladouard, un ancien copain, il était le secrétaire du syndicat des métaux avant la guerre. Tu lui diras que tu viens de ma part, que tu as déjà travaillé dans la mécanique, que tu es perfectionnant-ajuteur. Tu as presque seize ans, ça passera.

— Et les certificats, j'en ai pas.

— Ladouard ne t'en demandera pas.

— Ça va, j'irai et je te dirai ce qui en résulte.

— Qu'est-ce que tu lis en ce moment ?

— « L'Idée Libre ». Je tendis la brochure — il y a un article intéressant sur la Fédération spontanée. Le docteur Herrera, un Mexicain, prétend qu'il a trouvé le moyen, à partir de substances chimiquement pures, de créer des cellules vivantes. Je vais souvent à la Grande Bibliothèque. La première fois que je suis entré là j'ai vu à travers la vitre de l'œil de bœuf des gens assis dans la salle de lecture et des gardiens à casquette galonnée, genre employés des Pompes Funèbres. Je ne savais pas quel livre on peut demander et je n'osais plus entrer au dérangeant tout le monde qui m'aurait regardé. Pour me renseigner j'ai poussé quelques portes de bureaux, puis celle du conservateur. Je n'avais pas frappé, le bonhomme a râlé et m'a prié de sortir. C'est tout ce que j'ai eu comme renseignement. Après j'ai tout de même poussé la porte de la grande salle. En marchant sur la pointe des pieds je suis allé jusqu'au gardien, un petit homme à la barbe sévère. Il m'a montré du doigt les catalogues. Les « A » et les « B » du classement, à première vue c'est ténébreux. Au catalogue de sociologie, j'ai trouvé le nom de Kropotkine, toute la liste de ses œuvres. Tu ne crois pas que la société bourgeoise risque beaucoup en nous laissant venir là pour lire les ouvrages des penseurs révolutionnaires ? Maintenant que je sais, j'amènerai mes jeunes copains. Kropotkine est facile à lire. Il explique tout en mots savants. J'ai appris que « psychologie » voulait dire étude des sentiments. Comme ça on peut tout comprendre sans instruction.

par Georges NAVEL

Mon babillage et ma bonne volonté amusaient le grand copain homme de quarante-cinq ans, orateur des meetings du Comité de défense sociale.

Les choses avaient marché, Ladouard le patron me reçut gentiment et m'accepta comme perfectionnant-ajuseur sans aucune question sur mes antécédents. Nury m'apprit à limer droit. A forger les coups de ma masse à frapper. A l'enclume, les étincelles jaillies du métal m'étonnaient tout autant par leur rapidité à l'infini qu'un beau ciel nocturne.

La forge m'offrait un moment d'amitié avec le feu, la tâche et l'ouvrier.

A l'atelier souvent j'étais trop heureux, j'oubliais qu'il y avait des hommes qui souffraient dans les bagnes militaires et que le blocus affamait le peuple russe. Je me reprochais d'oublier la douleur universelle. Mon âme était mesquine, indigne de vivre en accord avec toute la fraternité de la grande âme de Louise Michel. Serais-je jamais un héros prêt au sacrifice de sa vie pour la Cause, prêt à mourir pour le bonheur de l'Humanité ? En forgeant un burin j'imaginais mon avenir. J'irai d'un pays à l'autre en pratiquant mon métier ; quand viendrait le moment d'être appelé au service militaire je partirais à l'étranger ou si je restais en France, pour l'exemple, je défendrais ma liberté armé au poing. On m'arrêterait, je répondrais aux juges en dressant le réquisitoire des crimes de la société capitaliste. Devant la guillotine je ne tremblerai pas. Au jour le jour dans l'avenir mouvant, marin, trappeur, fakir aux Indes, je projetais mon existence dans les vies les plus diverses. Prisonnier politique pendant des années, je m'instruirais, je deviendrais savant. Le peuple a besoin de lumière, ma vie serait utile à la Révolution. Dans le monde futur, la société sans chefs, je rechercherais les tâches les plus humbles, manœuvre ou balayeur au besoin pour ne défavoriser aucun camarade.

Je tournais la manivelle du ventilateur de la forge pour chauffer au rouge cerise pour la sixième fois le burin et le bédane. Nury me tirait de mes ardentes rêveries.

— Retourne à l'étau, je vais te donner de l'ouvrage, qu'est-ce que tu aises comme charbon ! Tu crois que ça peut durer ? Ladouard va m'engueuler. En deux « chaudes » tu devrais déjà savoir forger ton burin.

Mon contremaître — il exerçait les fonctions en refusant le titre — avait la voix sonore, un beau timbre, même quand il râlait.

L'entreprise se développait. Nury fit embaucher des compagnons syndicalistes boycottés depuis la dernière grève.

Fils de paysans ou d'artisans ruraux, ces mécaniciens étaient pour la plupart assez solides que des terrassiers ou des maçons. L'accès à un métier avait certainement représenté dans leur vie une chance appréciée. L'inventeur, l'ingénieur étant les grands sorciers du jour, devenir mécanicien, comprendre, exécuter leurs œuvres, c'était participer à la considération des artisans du progrès, son mouvement de conquêtes et d'inventions. Dans cet ordre, rien de ce qui se passait de nouveau ne laissait les compagnons indifférents, que ce soit la mise au point d'une nouvelle locomotive ou le lancement d'un paquebot, le perfectionnement de l'automobile ou d'une machine-outil. Ils avaient débuté dans le charbonnage, la serrurerie, la menuiserie, avant de passer selon des chances diverses, par les grands ateliers de mécanique générale à une époque où le travail ne se divisait pas en spécialités très strictes. Chacun d'eux forgeait ou soudait le fer aussi bien qu'un forgeron, travaillait la tôle comme un chaudronnier et aurait pu se servir de toutes les nouvelles machines-outils déjà en usage dans la grande industrie.

RADIO

LA radio de la Ve ne gâte pas particulièrement l'auditeur non-conformiste. Poutions-nous en accuser quelque censeur bien déterminé? Cela parait difficile, car les hommes qui se succèdent aux hauts postes de la R.T.F. semblent aussi instables que les émissions incendiaires d'antan ! Indiscutablement, certains productions gardent leur verve. Etait-ce utile? Il nous souvient qu'un certain Puchu, après maints sacrifices en tant que premier flic de France, rallia Alger et... fut fusillé. Le dégonflage ne paie pas.

Cependant, en cherchant bien, on trouve encore çà et là la bonne répartie, le bon mot adroitement touché qui laissent espérer un ressaisissement prochain.

Le sans-philistée opiniâtre peut encore trouver beaucoup de bonnes choses sur nos ondes nationales. Il serait long et fastidieux de citer toutes les émissions agréablement audibles mais, par exemple, pour la seule journée du dimanche, France-I (Paris-Inter) nous offre à 10 h. 15 : « Kilo de plume, kilo de plomb », de Philippe Gérard, dont le seul nom est synonyme de goût et de bonne musique. A 13 h. 45, dimanche, « Dans un fauteuil », de Jean Chouquet, présenté alternativement par Robert Beauvais ou Max Favalelli. A 20 heures, « En avant-toute », de P.-R. Lévy où la participation de Jacques Duilho est garante de qualité. A 22 h. 30, « Poètes oubliés, amis inconnus », de Philippe Soupault, nous offre 20 minutes de bonne poésie : « Encore, le nom de l'auteur nous met en confiance.

Il nous semble indispensable de rappeler surtout l'émission de Pierre Loiselet, lundi, France II (Parisien), 21 h. 01 : « Qu'avez-vous fait de votre vie ? », où, après notre ami Roger Monclin bon nombre de gens sympathiques ont subi la « question ». Parmi ceux-ci, citons : Yvan Noe qui nous coupe le souffle par ses propos mordants, à la Jeanson (à propos, à quand son tour ?), Roland Bacri tout en finesse (trop peut-être pour la radio) que nous retrouvons dans « Le Petit Poète », Henri Fabre des « Hommes du Jour », ce vieux lutteur nous fit l'historique de la pensée d'avant-garde sans ménager personne, etc.

Faisons confiance à Pierre Loiselet, ses émissions nombreuses et choisies nous promettent encore de belles émissions.

par J.-F. STAS